

*** TEMPÊTE ET SOLEIL ***

Tempête et soleil

Par Mary J. Holmes

1909

CONTENU

Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Chapitre XXV
Chapitre XXVI

TEMPÊTE ET SOLEIL

CHAPITRE I

M. WILMOT ARRIVE CHEZ M. MIDDLETON'S

C'était l'après-midi d'une belle journée d'octobre. L'horloge de la vieille ville venait juste sonner l'heure quatre heures, lorsque l'étape quotidienne de Lexington et Francfort était entendu un cliquetis sur le trottoir pierreux de la petite ville de V— —, Kentucky. En quelques instants, les quatre destriers haletants furent arrêtés devant la porte de L'Aigle, le principal hôtel de la place. "Mon hôte", un homme d'âge moyen, homme d'apparence agréable, sortit en toute hâte pour inspecter les nouveaux arrivants, et calculez combien rendraient justice à ses steaks de bœuf, à son café fort, des patates douces et des galettes de maïs, préparées dans la cuisine par Tante Esther.

Cette bonne dame partageait son temps entre presser les steaks, retourner le des galettes de maïs, donner des coups de pied aux chiens et administrer diverses menottes à divers petits oursins noirs, qui étaient aux aguets pour arracher un peu de la "houe" gâteau" chaque fois qu'ils pouvaient échapper aux yeux argus de tante Esther. Quand le un bruit de scène se fit entendre, il s'ensuivit une bousculade générale vers déterminer lequel serait le premier à voir qui était venu. Enfin, par une série de culbutes, aidée par la main musclée de tante Esther, la cuisine était autorisé et tante Esther était « la monarque de tout ce qu'elle surveillait ».

Les passagers cet après-midi étaient peu nombreux, car il n'y avait que un à l'intérieur et un sur la boîte avec le chauffeur. Celui à l'intérieur descendit et a ordonné que ses bagages soient transportés à l'hôtel. L'étranger était un jeune homme, apparemment âgé d'environ vingt-cinq ans. Il était grand, bien proportionné et en tous points prévenant dans son apparence. Au moins C'est ce que pensèrent les badauds du bar, à l'instant où il entra ils ont tous dirigé leurs yeux et leur jus de tabac vers lui !

Au moment où il avait prononcé une douzaine de mots, ils étaient arrivés à la conclusion qu'il était étranger dans les lieux et qu'il venait de l'Est. L'un des hommes, un M. Edson, était, pour reprendre ses propres mots, « un puissant skeary envers les gens du Nord », et dès qu'il fut convaincu que l'étranger venait de là, il

se leva, pensant en lui-même : « Un maudit abolitionniste, je le garantis. Plus tôt je rentrerai chez moi et rassemblerai ma bande, mieux ce sera. » Mais après réflexion, il a conclu que "sa bande" était en sécurité, pour le moment au moins; alors il s'asseyait et écoutait ce que son voisin, M. Woodburn, disait-il au nouveau venu.

Les Kentuckiens sont aussi célèbres que les Yankees pour leur curiosité, mais si ils s'enquière de votre histoire, ils sont également prêts à donner la leur à vous, et vous ne pouvez pas vous sentir autant ennuyé par la manière aimable et confiante avec lequel un Kentuckien vous fera sortir, comme à la manière cool et ludique avec lequel un Yankee « devinera » vos affaires.

A cette occasion, M. Woodburn avait supposé que le jeune homme affaires, et il était impatient de savoir qui il était et, si possible, de rendre lui de l'aide. Il n'a fallu que peu de temps à l'étranger pour dire qu'il venait de l'Est, de New York ; qu'il s'appelait Wilmot et qu'il était à la recherche d'une école; et en aussi peu de temps, M. Woodburn avait accueilli le jeune Wilmot au Kentucky, mais exprima ses regrets de ne pas être venu plus tôt, car toutes les écoles étaient engagées. "Mais," ajouta-t-il, "tu ferais mieux reste ici un moment et fais connaissance, et alors il n'y aura plus doute que vous finissiez par obtenir une situation. En attendant, comme tu es un étranger ici, tu es le bienvenu pour faire de ma maison ta maison. »

Une telle gentillesse de la part d'un parfait inconnu n'était pas attendue par Wilmot. Il savait pas quoi en penser; c'était tellement différent du froid, du gain d'argent hommes du Nord. Il essaya de balbutier ses remerciements lorsque M. Edson l'interrompit en donnant un coup de coude à M. Woodburn et en disant : « Ne vous dérangez pas, le vieux Middleton. Il s'en prend à un professeur Yankee depuis six semaines. Je pense que ce type conviendra.

M. Woodburn hésita. Il n'aimait pas envoyer M. Wilmot dans un tel endroit comme celui de M. Middleton, car bien que M. Middleton soit un homme très gentil, il était très rude et grossier dans ses manières et pensait que son argent était bien meilleur appliqué lorsqu'il perçoit des intérêts que lorsqu'il est employé pour faire sa maison et sa famille plus confortable.

Enfin, M. Woodburn répondit : « C'est vrai, je n'ai pas pensé à M. Middleton, mais je n'aime guère y envoyer un étranger. Cependant, monsieur Wilmot, vous devez Je ne jugerai pas tous les Kentuckiens par lui, car bien qu'il soit très hospitalier envers étrangers, il est extrêmement dur.

M. Wilmot les a remerciés pour leurs informations et a dit qu'il pensait qu'il aller chez M. Middleton ce soir-là.

"Dieu sait comment vous y arriverez", a déclaré M. Edson.

"Pourquoi, c'est loin ?" demanda Wilmot.

"Pas très loin", a déclaré M. Edson, "un peu mieux que quatre milles, mais un route très méchante à tout moment et bien pire depuis les pluies. Pour un sort vous pouvez vous entendre intelligemment, mais là encore, vous irez en co-slush !"

M. Wilmot a souri, mais a déclaré qu'il « pensait qu'il tenterait la route si M. Edson lui donnerait la direction.

Puis suivit une foule de directions, dont la plus importante fut celle de Wilmot. étaient, qu "'à environ trois kilomètres de la maison se trouve une ancienne usine de chanvre, pleine de des nègres, chantant comme toute fureur ; puis vient un morceau de bois, au milieu dont il y a une porte à gauche ; ouvre cette porte et suis la route tout droit jusqu'à ce que vous arriviez à la maison la plus puissante et la plus méchante que vous ayez jamais vue, Je pense; une cheminée est tombée et l'autre a essayé de le faire. C'est Middleton. »

Ici, M. Woodburn a déclaré : « Comme la route était si mauvaise et qu'elle devenait de plus en plus tard, M. Wilmot ferait mieux de rester chez lui cette nuit-là et le lendemain ils l'enverraient chez Middleton.

Avant que M. Wilmot n'ait eu le temps de répondre, M. Edson a crié : « Halloo ! Juste à temps, Wilmot ! » Puis se précipitant vers la porte, il cria : « Ho ! Jim Crow, vous jackanapes, pourquoi tu fais un saut complet sur Prince en bas du brochet ? Dis tu scapegrace, viens ici!"

M. Wilmot a regardé par la fenêtre et a vu un beau garçon noir de environ seize ans montant un beau cheval à toute vitesse à travers la rue. Il devina facilement que le garçon appartenait à M. Edson, et comme il avait ramené de chez lui un peu d'abolitionnisme bien rangé, il s'attendait à voir quelques coups donnés au jeune Africain. Mais quand le jeune espoir, sur ordre de son maître, fit rouler son cheval jusqu'à la porte, fit un grand geste avec son vieux chapeau sans monture et un fort sifflement avec ses lèvres boudeuses, M. Wilmot observa que son maître donnait aux passants un clin d'œil complice, autant pour dire : « N'est-il pas intelligent ? Puis se tournant vers le garçon, il a dit: "Et maintenant, toi Jim, pourquoi es-tu ici, chevauchant Prince jusqu'à la mort?"

"Je demande beaucoup pardon à Marster, Berry", dit le nègre, "mais vous voyez comme je j'ai fait tous les taters que tu m'as dit, et madame elle m'a demandé de monter Prince un leetle, au cas où il se mettrait à l'aise comme quand Miss Carline monte lui."

"Histoire probable", a déclaré M. Edson; "mais pour une fois tu es sur le chemin quand je je te veux. Vous savez où habite M. Middleton ? »

"Oui, marstre, je pense que oui."

"Eh bien, ce jeune homme veut y aller. Maintenant saute vite et aide-le."

sur. Entendez-vous?"

"Oui, monsieur," dit le nègre, et en un instant il fut à terre, tenant l'étrier pour que M. Wilmot puisse monter.

Wilmot hésita pour deux raisons. La première était qu'il n'était pas un bon cavalier et n'aimait pas tenter de monter l'animal fougueux devant tant de monde. paires d'yeux. Il regarda avec mélancolie le bloc à chevaux, mais n'osa pas proposer d'y faire conduire le cheval. La deuxième raison était qu'il ne l'avait pas fait savoir s'il faut accepter ou refuser la gentillesse de M. Edson ; mais cet homme le rassura en disant :

"Viens ! Qu'est-ce que tu attends ? Sautez. Je préférerais que Jim s'en aille. avec toi plutôt que de chevaucher Prince jusqu'à la mort. »

Ici, M. Woodburn a parlé. Il savait que les New-Yorkais étaient, comparativement parlant, des cavaliers inférieurs, et il devinait pourquoi M. Wilmot hésitait ; donc il a dit:

"Tiens, Jim, conduis le cheval jusqu'au bloc pour le gentleman" ; alors se tournant vers les passants, dit, comme pour s'excuser pour Wilmot : « Vous savez New York est si peuplé qu'ils ne montent pas autant que nous. faites, et probablement le jeune homme a toujours été à l'école.

Cela était satisfaisant pour la partie blanche du public, mais pas pour le public. groupe de noirs rassemblés au coin de la maison. Ils ont trouvé dommage de ne pas être un bon pilote et quand ils ont vu les choses gênantes manière dont M. Wilmot est finalement monté à cheval et le ridicule visage de Jim Crow alors qu'il surgissait derrière lui, ils étaient, comme ils l'étaient par la suite dit tante Esther, "chatouillé terriblement et aurait ri, sartin, si ils ne savaient pas que Marster leur aurait giflé la mâchoire.

"Et je vous ai bien servi", fut la réplique de tante Esther.

Mais revenons à M. Edson. Dès que M. Wilmot, Jim et Prince eurent disparu, il sentit revenir ses craintes concernant le « maudit Abolitionniste." Pensa-t-il, "Quel imbécile j'ai été de laisser Prince et Jim Crow, aussi, partez avec ce type-là ! Le prince de Thar, valant cent cinquante, et Jim, au moindre calcul, en rapportera huit cents. Bien de toute façon, ils ne peuvent pas aller bien loin sur ce chemin de terre, donc si Jim n'est pas rentré à neuf heures, je le ferai. poursuivez-les, c'est vrai." Ayant ainsi réglé la question de manière satisfaisante dans son esprit, il appela son cheval et partit pour la maison.

Pendant ce temps, M. Wilmot se dirigeait lentement vers chez M. Middleton. Il il ne lui fallut que peu de temps pour s'assurer que la route était parfaitement égale à la description qu'en a donnée M. Edson. Parfois, il pouvait à peine garder la tête froide, et il avait également conscience que la machine noire derrière lui il était intérieurement convulsé de rire face à ses tentatives maladroites de guider

le cheval dans la meilleure partie de la route. Enfin il hasarda une remarque :

"Jim, cet animal est-il moche ?"

"Laid ! Que Dieu te bénisse, maître, es-tu aveugle ? Une créature aussi belle que c'est dans le pays!"

M. Wilmot a compris qu'il avait utilisé le mot laid dans le mauvais sens, alors il a dit :

"Je ne veux pas demander si le cheval a mauvaise mine, mais est-il capricieux ?"

"Si Marster veut dire par là qu'il le rejettera, je ne pense pas qu'il le fera aussi tant que je suis sur lui, mais parfois il est un peu contraire. Compter Marster n'est pas très habitué à rouler.

À ce moment-là, ils avaient atteint la porte dont parlait M. Edson. À M. Grande surprise de Wilmot, le cheval s'y dirigea et essaya de l'ouvrir. avec sa bouche ! M. Wilmot était tellement amusé qu'il ne voulait pas que Jim descendre et ouvrir la porte, comme il voulait voir si le cheval pouvait le faire il.

"Oh, oui, monsieur, il le fera facilement", dit le nègre ; et bien sûr, dans un instant, l'animal bien dressé souleva le loquet et poussa la porte. grille! Mais c'était une vieille chose branlante, et avant que Prince ne soit assez bien à travers il est tombé, heurtant ses talons et le faisant sauter sur le côté, de manière à laisser M. Wilmot chevauchant la porte et Jim Crow au calme possession de la selle ! Avec un grand effort, Jim a repoussé son désir crier et ne montrait que vingt-huit très grandes dents blanches.

Sautant de cheval, il proposa d'aider M. Wilmot à remonter à cheval, mais il n'en avait aucune envie. Il préférait marcher le reste du voyage. d'une certaine manière, dit-il, et comme il pouvait maintenant facilement trouver la maison, Jim pourrait revenir maison. Ce n'était pas ce que Jim voulait. Il s'était attendu à passer un bon moment à racontant ses aventures aux nègres de M. Middleton, mais comme M. Wilmot glissé une pièce de monnaie dans sa main, il se sentit consolé de la perte de son "fil"; alors remontant Prince, il donna trois trois à sa vieille feuille de palmier s'épanouit autour de sa tête, et avec un grand cri, il fit démarrer le cheval avec un une vitesse énorme sur la route et fut bientôt hors de vue, laissant M. Wilmot pour se frayer un chemin seul à travers le bois. Il n'y trouva aucune difficulté ce faisant, car il arriva bientôt en vue d'une maison, qu'il prit volontiers pour Celui de M. Middleton.

C'était un grand bâtiment en pierre à l'ancienne, avec une cheminée tombée vers le bas, comme l'avait dit M. Edson, et son compagnon semblait susceptible de suivre costume au premier vent fort. Les fenêtres de l'étage supérieur étaient les deux tiers d'entre eux étaient dépourvus de verre, mais sa place était fournie par les bardeaux, qui empêchaient le froid d'entrer s'ils ne laissaient pas entrer la lumière.

Dispersés dans la cour, qui était très grande, se trouvaient des cribles à maïs, du foin râteliers, auges à porcs, charrettes, wagons, vieilles charrues, chevaux, mulets, vaches, poules, poulets, dindes, oies, nègres et chiens, ces derniers se précipitant féroce­ment à M. Wilmot, qui était sur le point de battre en retraite quartiers peu accueillants, lorsqu'un des nègres cria : « Ho, marser, n'ayez crainte, au cas où je retiendrais Tiger. " Alors Wilmot s'avança avec quelques appréhensions envers le nègre et le chien.

Il demanda au nègre si son maître était chez lui.

"Non, monsieur, monsieur est déjà parti, mais Miss Nancy, elle est à la maison. Jist entrez tout droit, là où vous voyez le tas de selles dans l'entrée.

En conséquence, M. Wilmot « est entré là où se trouvait la pile de selles » et frappa à une porte latérale. Elle fut ouverte par une très belle jeune fille, qui demanda poliment à l'étranger d'entrer. Il l'a fait et a trouvé dans un dame d'âge moyen, d'apparence douce, dont les yeux et les cheveux sombres la montraient être autrefois la mère de la jeune femme qui lui avait ouvert la porte.

Mme Middleton, car c'était elle, se leva et tendit la main au étranger, lui demanda de s'asseoir dans le grand fauteuil rembourré qui se trouvait devant le joyeux feu ardent. En quelques instants, il avait présenté lui-même, raconta ses affaires et s'enquit de M. Middleton.

"Mon mari est absent", a déclaré Mme Middleton, "mais il sera à la maison ce soir et nous serons heureux que vous restiez avec nous jusqu'à demain à au moins, et aussi longtemps que vous le souhaitez, car je pense que M. Middleton sera heureux de vous aider à trouver une école.

M. Wilmot a accepté l'invitation et a ensuite regardé autour de lui pour voir si l'intérieur de la maison correspondait à l'extérieur, ce n'était pas le cas, car la chambre, bien que grande, était très confortable. Le sol était couvert avec un tapis fait maison aux couleurs vives. Dans un coin se trouvait un lit, le dont la couverture était blanche comme neige, et les rideaux des fenêtres étaient de la même teinte. Dans un autre coin se trouvait une petite bibliothèque bien remplie avec des livres et sur un support près d'une fenêtre se trouvaient plusieurs plantes d'intérieur.

Il conclut que les livres et les plantes étaient la propriété des jeunes. dame, que Mme Middleton lui a présentée comme sa fille aînée Julia. C'était une fille à l'apparence intelligente, et M. Wilmot se sentit immédiatement intéressé par elle, mais lorsqu'il a tenté de converser avec elle, elle lui a volé tranquillement hors de la pièce, laissant sa mère divertir le visiteur.

Au dernier souper, la vieille tante Judy, qui s'est montrée si humble auprès de le «jeune maître», qu'elle a renversé la cafetière dont le contenu tomba sur un épagneul qui gisait devant le feu. Les cris du chien a amené Miss Julia de la cuisine, et cette fois elle était accompagnée de sa sœur cadette, Fanny, qui, avec Julia et tante Judy, a déploré sur l'animal blessé.

"Je ne suis pas allée le faire, Sartin, Miss July", a déclaré tante Judy, "Lor' sait que je n'a pas."

"Qui a dit que tu l'avais fait, espèce de truc noir, toi ?" dit Julia, qui dans son chagrin pour sa préférée, et sa colère contre tante Judy, a oublié l'étranger, et son la pudeur aussi. "Vous avez été négligent, je le sais", a-t-elle poursuivi, "ou tu n'aurais jamais pu renverser le café de cette manière."

« Peu importe, sœur, » dit Fanny, « peu importe ; bien sûr, tante Judy ne l'a pas fait. je veux bien le faire, car elle aime Didon aussi bien que nous.

"Je bénis le doux visage de Miss Fanny, car j'aime Didon", a déclaré tante Judy.

"Oui, c'est ce que tu fais", répéta Julia d'un ton moqueur, "comme si tu pouvais comme n'importe quoi."

Ici, Mme Middleton s'est interposée et a ordonné à Julia et Fanny de prendre leur s'asseoir à table, tandis que Judy effaçait toute trace du désastre. Julia obéit avec mauvaise grâce, marmonnant quelque chose à propos de « l'odieux nègres », tandis que Fanny obéissait volontiers et faisait en riant quelques remarques à M. Wilmot à propos du fait qu'ils ont fait tant de bruit à propos d'un chien, "mais", dit-elle, "nous sont des filles idiotes et, bien sûr, font des choses idiotes. Nous ferons probablement c'est mieux quand on vieillit comme toi, non, comme maman, je veux dire.

Ici, elle s'arrêta, rougissant profondément d'avoir traité M. Wilmot de vieux, alors qu'elle en fait, elle le trouvait assez jeune et très beau, bref « juste le chose. » Elle pensa : « Voilà, je l'ai fait maintenant ! Julia et moi avons nous nous sommes tous les deux présentés sous un joli jour, mais c'est comme si moi, cependant, je ne dirai plus un mot ce soir ! »

Le petit incident de la cafetière a donné à M. Wilmot une sorte d'inquiétude. un aperçu du caractère et du caractère des deux filles. Et sûrement rien n'aurait pu être plus différent que leur apparence personnelle, comme ils s'assirent côte à côte à la table du souper. Julia avait environ dix-sept ans d'âge et on le trouvait très beau, car il y avait quelque chose de singulier fascinante par l'expression toujours variée de ses grands yeux noirs. Elle était brune, mais il y avait sur sa joue une couleur si riche et changeante qu'on oubliait en la regardant, si elle était sombre ou claire. Son son caractère ressemblait à son teint : sombre et variable. Son son père était originaire de Caroline du Sud et elle a hérité de lui d'une famille rapide et tempérament passionné. Parfois, elle était aussi douce qu'un agneau, mais quand quelque chose est arrivé à la troubler, tout son sang du Sud a bouilli, et elle était aussi Fanny a dit, "toujours prête à tirer à tout moment". M. Middleton il l'appelait "Tempête", tandis qu'il donnait à Fanny le surnom de "Sunshine". et vraiment, comparée à sa sœur, la présence de Fanny dans la maison était comme un rayon de soleil.

Elle avait deux ans de moins que Julia et était totalement différente d'elle, toutes deux

en apparence et en disposition. Son visage était très pâle et ses reflets dorés et brillants les cheveux tombaient en boucles douces autour de son cou et de ses épaules, lui donnant quelque chose qui ressemble à une fée. Ses yeux étaient très grands et très bleu foncé, et reflétait toujours les sentiments de son âme.

Julia était craint et redoutée des domestiques ; mais Fanny était une favorite avec tout. Pas un homme, une femme ou un enfant dans la plantation mais il était prêt à le faire n'importe quoi pour "chère Miss Fanny". Et ils pensaient aussi que chacun devait l'aimaient aussi bien qu'eux, car ils disaient "elle montrait par son visage que c'était un ange. » C'était l'opinion des noirs, et c'était aussi l'opinion des blancs. Une opinion partiellement formée de M. Wilmot avant qu'il ait terminé son souper ; et pourtant il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il y avait quelque chose de merveilleusement attirant dans le regard des grands yeux sombres de Julia.

Après le dîner, il essaya d'engager la conversation avec les filles afin de déterminer lequel avait le meilleur esprit. Il trouva Fanny très prête à converser. Elle avait oublié sa résolution de ne pas parler, et avant le la soirée était à moitié passée et semblait parfaitement le connaître. Elle avait découvert qu'il s'appelait Richard, qu'il avait une sœur Kate, qui l'appelait Dick, qu'il était encore propriétaire de son propre cœur, mais qu'il était en risque de le perdre ! Le compliment que Fanny lui a très généreusement fait à sœur Julia, parce qu'elle a observé que les yeux de M. Wilmot étaient souvent dirigé vers le coin où la beauté sombre était assise, silencieuse et immobile.

Julia n'avait pris que peu de part à la conversation et le discours de M. Wilmot les efforts pour la « faire sortir » se sont révélés inefficaces. Elle se sentit piquée Fanny devrait attirer tant d'attention et être résolue à se venger ; donc elle déterminée à montrer à M. Wilmot qu'elle pouvait parler, mais pas sur des propos aussi stupides. des sujets aussi heureux que Fanny. Ainsi, lorsqu'on parlait de livres, elle semblait soudainement réveillé dans la vie. Elle était vraiment très intelligente et très bon érudit. Elle avait un grand goût pour la lecture et quels livres elle ne pouvait pas convaincre son père d'acheter, elle empruntait, elle avait donc un assez bonne connaissance de tous les ouvrages standards. M. Wilmot était surpris et heureux de la trouver si bien informée et pleine d'entrain. La conversation qui suivit la pauvre Fanny fut entièrement jetée dans le arrière-plan.

Fanny, cependant, l'attribuait à la connaissance supérieure du latin de sa sœur, et intérieurement "remercia ses étoiles" de ne rien connaître de cette langue plus loin que le verbe *Amo*, aimer. La partie pratique de ce verbe elle compris, même si elle ne connaissait pas sa conjugaison. Elle était assise tranquillement et écoutait à M. Wilmot et à sa sœur, mais ses réflexions étaient très différentes de celles de ce qu'avait été Julia.

Fanny construisait des châteaux, dans lesquels M. Wilmot et Julia étaient les maîtres. héros et héroïne. Elle regarda avec admiration sa sœur, dont le visage s'agrandit plus belle à chaque instant à mesure qu'elle devenait plus animée, et elle pensait : « Qu'est-ce que

un joli couple que Julia et M. Wilmot formeraient ! Et ils seraient si heureuse aussi, si ma sœur ne se mettait pas en colère, et je suis sûr qu'elle je ne le ferais pas avec M. Wilmot. Alors ils auraient une maison plus jolie que cette vieille coquille, et peut-être qu'ils me laisseraient vivre avec eux !"

Ici, sa rêverie fut interrompue par M. Wilmot, qui lui demanda si elle avait déjà étudié le latin. Fanny hésita ; elle ne voulait pas avouer qu'elle avait une fois, elle l'avait étudié pendant six mois, mais à la fin de cette période, elle était tellement profondément fatiguée de ses « verbes à longue queue », comme elle les appelait, qu'elle avait jeté sa grammaire par la fenêtre et l'avait ensuite donnée à tante Judy pour démarrer le four !

Cette histoire a cependant été racontée par Julia, avec de nombreuses embellissements, car elle ravi de rendre Fanny ridicule. Elle allait à merveille lorsqu'elle reçut un désavantage de sa mère, qui dit :

« Julia, pourquoi veux-tu parler ainsi ? Tu sais que pendant que Fanny étudiait Latin, M. Miller a dit qu'elle avait appris ses leçons plus facilement que vous. et il les récitait mieux, et il dit aussi qu'elle était tout aussi bonne érudit français comme vous.

Julia retroussa ses lèvres avec mépris et dit : « Elle ne savait pas ce que sa mère connaissais la bourse de Fanny. » Pendant ce temps, Fanny rougissait profondément et pensant qu'elle avait paru très désavantagée aux yeux de M. Wilmot ; mais il a très gentiment changé la conversation en demandant qui était M. Miller, et on lui a dit qu'il était un jeune homme d'Albany, New York, qui enseignait à leur quartier l'hiver précédent.

L'apparition de belles pommes rouges attira alors l'attention de la petite entreprise dans un autre canal et avant qu'ils s'en rendent compte, le l'horloge sonna dix heures. M. Middleton n'était pas revenu et comme c'était douteux S'il était venu ce soir-là, Julia alla dans la cuisine chercher Luce, pour montrer à M. Wilmot sa chambre. Elle était partie depuis quelque temps, et quand elle revint était accompagné d'une mulâtresse à l'air brillant, qui, aussitôt elle avait conduit M. Wilmot dans sa chambre, avait commencé à s'excuser "L'ancienne maison du maître ! Les choses étaient horribles tout autour, mais ce n'était pas Miss C'est la faute de Julia, car si elle pouvait faire ce qu'elle voulait, tout serait arrangé, Sartin. C'était une dame née, tout le monde pouvait le voir ; si différent de Miss Fanny, peu importe à quoi ressembleraient les choses si elle pouvait aller dans la cuisine et préparez des gâteaux pour tante Judy ou occupez-vous du bébé ! »

À ce moment-là, Luce avait arrangé la pièce comme elle le souhaitait, et comme M. Wilmot n'avait plus besoin de ses services, elle le laissa penser à ce qu'elle avait dit. Il ne savait pas que le ruban rouge vif, qui apparu au cou de Luce le lendemain matin, c'était le cadeau de Julia, qui avait l'a soudoyée pour qu'elle dise ce qu'elle lui a fait. Julia savait qu'elle avait fait un impression favorable sur M. Wilmot en lui faisant penser méchamment à Fanny.

Ce que disait Luce eut également un effet sur lui. Il était habitué à

raffinements du Nord et il ne pouvait s'empêcher de respecter une jeune femme plus qui montraient du goût pour la propreté. Cette nuit-là, il rêva qu'une lumière brillante deux veilles sombres le regardaient depuis chaque carreau de bardeau de la pièce. fenêtre, et qu'une fée aux cheveux d'or dansait la Polka dans Tante La pâte à gâteau à la houe de Judy.

CHAPITRE II

CRÉER UNE ÉCOLE PAR ABONNEMENT

Le lendemain matin, avant l'aube, M. Wilmot fut réveillé d'un profond sommeil. par ce qu'il pensait être le pire bruit qu'il ait jamais entendu. Il instantanément conclut que la maison était en feu, et, se levant, s'efforça de retrouver ses vêtements, mais dans l'obscurité profonde de la pièce, une telle chose était impossible; alors il a attendu un moment et a essayé de découvrir quel était le bruit pourrait être.

Finalement, cela prit quelque chose d'une forme définie, et il découvrit que c'était le voix d'un homme criant d'une voix tonitruante : "Ho, Jebediah ! Sortez avec toi ! Entendez-vous? Viens-tu?"

S'ensuivit ensuite une longue liste de noms, tels que Sam, Joe, Jack, Jim, Ike, Jerry, Néhémie, Ezariah, Judy, Tilda, Martha, Rachel, Luce et Phema, et à la fin de chaque nom se trouvait la même liste de questions qui avaient précédé celui de Jebediah ; et toujours des quartiers nègres venait la même réponse, "Oui, monsieur, je viens."

À ce moment-là, toutes les poules, oies, dindes et chiens étaient bien éveillés et joignant leurs voix au chœur, fait la nuit, ou plutôt le matin, hideux avec leurs cris. Enfin le bruit s'apaisa. Le silence s'installe autour de la maison et Wilmot essayait de se calmer pour dormir. Quand il À nouveau réveillé, le soleil brillait brillamment dans sa chambre. Il se leva et s'habilla, mais ne se sentit pas pressé de voir « son hôte », venu chez lui, il en était sûr, et il avait fait de si formidables démonstrations du force de ses poumons.

M. Wilmot est finalement descendu au salon, où le premier objet qui s'est présenté était un homme qui mesurait certainement six pieds et demi élevé et grand en proportion. Son visage était sombre et sa couleur naturelle était augmentée d'une barbe d'au moins quatre semaines de croissance ! Il avait sur la tête un vieux chapeau ample, sous lequel étaient visibles quelques mèches grises. Dès que Alors que Wilmot apparaissait, la silhouette grossière s'avança vers lui et saisissant sa main lui serra la main qui, si elle se poursuivait longtemps, aurait certainement

j'ai écrasé tous les os ! Il a commencé par...

"Eh bien, alors vous êtes M. Wilmot de New York, hé ? Bien sûr, un homme brûlant Abolitionniste, mais ça ne m'intéresse pas si vous gardez seulement vos idées pour vous-même et n'essayez pas de me prêcher vos idées. J'ai entendu parler de toi avant."

« Vous avez entendu parler de moi, monsieur ? » dit M. Wilmot surpris.

"Oui, de vous ; et pourquoi pas ? Il y a beaucoup d'hommes, pas aussi bons que vous, à en juger par votre apparence, a eu une audience en son temps ; mais, cependant, je n'ai pas entendu de vous par les journaux. Alors que je rentrais à la maison hier soir, je me suis entendu avec les vieux

l'homme Edson, et je l'ai vu swarin' et tarin' alors je dis: 'Ho, vieux mec, c'est quoi le conflit ?' « Oh, dit-il, c'est toi, Middleton ? C'est la querelle.

J'ai laissé mon meilleur cheval et mon meilleur nègre partir avec un homme libre States, qui a dit qu'il allait chez toi, et voilà, il est neuf heures et plus.

Jim n'est pas encore à la maison. Bien sûr, ils sont partis vers la rivière. "Maintenant", dit

Moi, ne sois pas idiot, Edson ; si ce type a dit qu'il allait chez moi,

il y va, je parie que toutes mes terres et tous les nègres qu'il est honnête. Probable

Jim s'est arrêté quelque part. Venez avec moi et nous le trouverons. Alors on

j'ai couru sur le brochet jusqu'à ce que tout d'un coup nous rencontrions Prince qui rentrait à la maison.

seul! Cela semblait sombre, mais j'ai dit à Edson de ne rien dire et de continuer ; donc

nous sommes arrivés à la belle maison de Woodburn, et dans les cabanes nous avons vu un

lumière, et j'ai entendu les nègres larfiner comme cinq cents, et j'ai pensé que nous

pouvait distinguer la voix de Jim Crow ; alors nous nous sommes glissés sournoisement jusqu'à la fenêtre et

J'ai regardé à l'intérieur et, bien sûr, il y avait Jim, qui racontait de belles histoires sur le

la façon dont vous avez roulé et comment vous avez été jeté sur la porte. Il semble qu'il n'ait pas fait la moitié

Hitch Prince, qui s'est mis à l'aise et est parti pour la maison. Edson a crié à

Jim, qui est sorti et a raconté qu'il n'avait pas été clair avec toi, parce que tu

il a dit que tu pouvais trouver le chemin et qu'il pourrait repartir. Puis le vieil homme Edson

s'est retourné et a dit que tu étais un homme probable, et il espérait que je ferais tout

Je pourrais pour toi. C'est ainsi que j'ai entendu parler de vous ; et maintenant bienvenue dans l'ancien

Kentuck, et bienvenue dans ma maison telle qu'elle est. Mais c'est vraiment méchant.

comme le dit "Tempête".

Ici, il se tourna vers Julia, qui venait d'entrer dans la pièce. Puis il poursuivit :

"Oui, Tempête s'extasie et tarit dans la maison et a hâte que je sois

morte avant qu'elle dépense mon argent dans des magasins de fous. Diable d'un centime, elle le fera

mais si elle monte un cheval aussi haut qu'elle le fait généralement ! Je vais donner

tout cela pour « Sunshine » ; Oui je le ferai. Elle est plus douce et vient

me cajolant, et mettant ses bras doux autour de mon vieux cou hirsute dit,

"S'il te plaît, papa, si j'apprends à faire un bon pudding ou une bonne tarte de tante Judy,

Veux-tu nous acheter un nouveau miroir ou une nouvelle chaise à bascule ? Et puis ce n'est pas

dedans

ma nature de refuser. Oh oui; Sunshine est un chéri, " dit-il en posant son main caressante sur la tête de Fanny, qui juste à ce moment lui montrait le soleil visage dans la pièce.

Pendant le petit déjeuner, M. Middleton s'enquit plus particulièrement de M. Wilmot et lui dit qu'il ne faisait aucun doute qu'il pouvait trouver une bonne école dans le voisinage immédiat. "Votre meilleure façon", a déclaré lui, "sera d'écrire un journal de souscription. Les gens voient alors à quoi sert un Au poing, vous écrivez, et la moitié des gens du Kentuck vous jugeront sur cela. Dans le journal, vous devez dire ce que vous savez et ce à quoi vous demandez de le dire autres. Je serai en tête de liste avec mes deux filles et je te donnerai un cheval pour y aller avec, et je parie que Tempête et Soleil aussi, que vous obtiendrez un école complète avant le soir."

À la fin de son discours, Julia retroussa les lèvres et essaya de regarder indignée, tandis que Fanny disait en riant : " Papa, qu'est-ce qui te fait toujours parier ma sœur et moi, comme si tu pouvais nous vendre comme des chevaux ? C'est mauvais assez pour parier et vendre les noirs, je pense. »

"Ho, ho ! Alors vous avez déjà quelques notions d'État libre, n'est-ce pas ?" dit M. Middleton. "Eh bien, chérie, tu as à moitié raison, je pense." Donc disant, il a laissé passer sa tasse de café pour la quatrième fois.

Le petit déjeuner terminé, il emmena son jeune ami à l'écurie et lui dit sélectionner pour son propre usage le cheval de son choix. M. Wilmot a refusé, affirmant qu'il il n'était pas très habitué aux chevaux ; il préférait que M. Middleton choisir n'importe quel cheval qui lui plaît.

"Très bien", a déclaré M. Middleton; "d'après les récits que j'ai entendus sur votre l'équitation peut être améliorée; donc je pense que je ne vais pas vous en donner un très cheval skeary pour commencer. Thar's Aleck vous conviendra parfaitement. Il ne lancera pas vous sur la porte, car il ne trotte pas aussi vite qu'une fourmi noire peut marcher !

En conséquence, Aleck fut sellé et bridé et M. Wilmot fut bientôt monté. et, avec son papier d'abonnement en poche, il partait après les abonnés. Il a eu beaucoup de succès ; et quand la nuit il tournait son visage de retour chez lui, il avait les noms de quinze savants et la promesse partielle de cinq de plus.

"Eh bien, mon garçon, quelle chance ?" » dit M. Middleton, tandis que Wilmot entrait dans la salle. salon ce soir-là.

"Très bon succès", répondit M. Wilmot; "Je suis sûr de quinze savants et j'ai une promesse pour cinq de plus.

"Oui, plutôt bien", a déclaré M. Middleton; "quinze sartin et cinq unsartin. Qui sont les Unsartin ? – le vieux Thornton ?

M. Wilmot a répondu qu'il croyait que c'était un M. Thornton qui avait j'ai hésité à signer.

"Il signera", a déclaré M. Middleton. "Je suis là après toi, et il m'a dit vous pourriez en mettre cinq pour lui. J'en paie deux. Il vit sur mon locaux; et s'il ne paie pas pour les trois autres, eh bien, il fera du jogging, c'est tout."

M. Wilmot a déclaré qu'il espérait que personne n'enverrait à l'école contre son gré.

" Seigneur, non ", répondit M. Middleton ; "Le vieux Thornton veut envoyer du mauvais ça suffit, seulement il est avare. Montre-moi ton journal, mon garçon.

M. Wilmot lui tendit le journal et il poursuivit : « Les dix érudits de Thar à huit dollars, cela fait quatre-vingts ; alors ça fait cinq à onze dollars, et cinquante-cinq quatre-vingts font cent trente-cinq ; alors il est cinq heures plus à quinze dollars ; cinq fois quinze ; cinq fois cinq c'est vingt-cinq — soixante-quinze dollars; — soixante-quinze et cent et trente-cinq ; cinq et cinq font dix, un à sept font huit, huit et trois c'est onze — deux cent dix dollars ! Eh bien, un sacré tas ! Bien sûr, vous avez J'ai assez de vêtements pour durer un certain temps, donc tu peux en mettre deux cents à intérêt. Je vais le prendre et vous donner dix pour cent. »

M. Wilmot sourit de voir son argent si soigneusement disposé avant a été gagné, mais il a simplement dit: "Voilà ma pension à déduire."

"Ton quoi?" » a demandé M. Middleton.

"Ma pension, monsieur. Je n'ai pas d'autre moyen de la payer. Je trouve que je peux obtenir pensionné pour un dollar et demi par semaine."

"Autant que vous le pouvez", a déclaré M. Middleton. "Qui va t'embarquer pour ça ?"

M. Wilmot a donné le nom du gentleman, ce à quoi M. Middleton a répondu : "Je veux savoir s'il va t'embarquer à si bon marché !"

"Pourquoi, oui. Pensez-vous que je devrais payer plus?"

"Payer plus!" répondit Middleton. "Ne sois pas idiot ! Eh bien, voici cet infernal la vieille coque d'une maison a besoin d'être remplie, et il y a des tas de chevaux et des nègres qui traînent sans rien faire ; alors j'ai plein de pommes de terre, du bacon et de la farine de maïs - et les plats que nous proposons vous sont les bienvenus, sans dollar et demi, voire un cent et demi. »

M. Wilmot a protesté d'avoir reçu tant de choses de la part de M. Middleton, mais cet homme bon a mis fin à toute discussion ultérieure en disant : « Laissez-moi agir comme je les aime. Tu vois, je t'aime, et parce que je te vois en essayant de vous aider, je suis prêt à essayer de vous aider. Ils disent, ou Tempest dit qu'ils disent : je suis un vieil ours rude, et peut-être que je le suis ; mais je ne suis pas

tout va mal; c'est une séquence de gras et une séquence de maigre ; et si je veux faire vous êtes une gentillesse, je vous en prie, laissez-moi."

Il fut donc convenu que M. Wilmot resterait dans la famille de M. Middleton. pendant l'hiver. Cet arrangement procurait à Julia une secrète satisfaction. Elle avait dès le début aimé M. Wilmot, et l'idée de l'avoir près d'elle tout ce temps était parfaitement délicieux. Elle a résolu de gagner son bien opinion, coûte ce que cela coûterait. Pour ce faire, elle savait qu'elle devait paraître aimable, et c'est ce qu'elle résolut de faire – du moins devant lui. Elle avait aussi l'ai suffisamment vu pour savoir qu'il accordait une grande valeur au talent, et elle résolu de le surprendre par son érudition supérieure et sa capacité à apprendre. Elle éprouvait cependant quelques craintes à l'idée que Fanny ne puisse rivaliser avec elle dans son estime ; mais elle espérait, grâce à la corruption des nègres et à divers petits artifices, dissuadez-le d'avoir une trop haute opinion de sa sœur.

Le lundi suivant, M. Wilmot s'est rendu dans sa salle de classe, où il trouva réunis tous ses élèves. Il était relativement facile de les arranger en classe et avant la fin de la journée, l'école était plutôt généralement organisé. Les semaines passèrent et chaque jour le « maître d'école yankee » gagnait dans l'amour de ses savants, et l'un d'eux, au moins, gagna affections du professeur. Julia avait respecté sa résolution de paraître aimable et surprendre M. Wilmot avec ses merveilleux pouvoirs d'apprendre. Ce dernier, elle l'a fait à la perfection. Aucune leçon n'était aussi longue mais était facile à apprendre et sa substance était admirablement racontée dans ses propres mots. Elle préférait réciter seule et elle devançait jusqu'à présent les autres dans le domaine. durée de ses leçons, il lui semblait nécessaire qu'elle le fasse. M. Wilmot s'interrogeait souvent sur sa merveilleuse capacité à apprendre autant de choses dans des conditions aussi difficiles. peu de temps, car elle ne rapportait jamais ses livres à la maison le soir, et elle a déclaré qu'elle avait suffisamment de temps pour ses cours pendant les heures de classe.

Avec Fanny, c'était tout le contraire. Elle prenait ses cours à la maison et jouait toute la journée à l'école ! Parfois, une réprimande de M. Wilmot amènerait le les larmes aux yeux et elle se demandait pourquoi elle ne pouvait pas se comporter et faire en sorte que M. Wilmot l'apprécie aussi bien qu'il l'aimait pour Julia. Alors elle le ferait résolu à ne plus faire de grimaces à ce fou, Bill Jeffrey, pour le filles dont rire, ni pour dessiner plus d'images sur sa liste de la Dame La sobriété, comme elle appelait Julia, et enfin, ne plus épingler de chiffons à craie sur les manteaux des garçons. Mais elle aimait beaucoup le plaisir et ses résolutions furent vite oubliés. Ses leçons, cependant, étaient généralement bien apprises, et bien récité ; mais elle ne pouvait pas rivaliser avec Julia, ni vouloir. Elle se demandait souvent comment sa sœur pouvait apprendre de si longues leçons, et, secrètement, elle avait ses propres soupçons à ce sujet, mais elle choisit de les garde pour elle.

Pendant ce temps, l'hiver passait rapidement et, pour M. Wilmot, très agréablement loin. Il aimait beaucoup son pensionnat et l'un des détenus avait presque, à son insu, s'enroula fortement autour de son cœur. Pendant un temps

il luttait contre cela, car sa première connaissance avec Julia n'avait pas encore eu lieu. lui a laissé une impression très favorable. Mais depuis cette nuit, elle avait été parfaitement agréable devant lui et n'avait fait qu'une seule démonstration de son caractère passionné.

C'était un soir, à table. Zuba, une mulâtresse, amenée quelques conserves et, en les passant, les renversa très négligemment sur le nouveau mérinos bleu de Julia. Dans la colère du moment, M. Wilmot et ses bonnes opinions ont été oubliées. Se levant, elle donna à la jeune fille un coup qui l'envoya à travers la pièce et lui fit laisser tomber le plat, qui était brisé en vingt morceaux. En même temps, elle s'est exclamée d'une voix forte et en colère ton, "Le diable t'emène, Zube!" La perte du plat a suscité une série de serments de M. Middleton, qui a appelé sa fille des noms tels que "lucifer allumette », « volcan », « moulin à poudre », etc.

Julia ne s'en souciait pas des jurons de son père, mais c'était la tristesse, expression déçue du visage de M. Wilmot qui la refroidit. Elle souhaitait particulièrement se rappeler ce qu'elle avait fait lorsqu'elle avait vu ce Fanny avait également reçu quelques conserves sur son mérinos ; mais plutôt de rage comme une fureur, elle se leva et l'essuya doucement, puis éclata dans un grand rire, dont elle dit plus tard à sa mère que c'était à cause de l'air triste que prit le visage de M. Wilmot lorsqu'il vit que la fille de Julia l'humeur n'était pas morte, mais simplement recouverte de cendres.

De cette remarque de Fanny le lecteur comprendra qu'elle allait bien consciente du rôle que jouait sa sœur. Et elle était parfaitement satisfaite qu'il devrait en être ainsi, car par ce moyen elle obtenait parfois un agréable mot de Julia. Cependant, elle a souvent souhaité que M. Wilmot puisse être constamment avec sa sœur, car sa présence dans la maison ne l'empêchait pas elle de dépenser sa colère contre Fanny et les noirs.

Pendant quelques jours après l'affaire des réserves, M. Wilmot était quelque peu froid dans ses manières envers Julia, qui avait assez de discernement pour attribuer le changement pour la bonne cause. Elle désirait sincèrement reconquérir son estime, et elle chercha donc une méthode par laquelle elle pourrait défaire ce qu'elle avait fait. Elle ne pouvait penser à aucun autre moyen que de reconnaître son erreur à M. Wilmot et promettre de faire mieux à l'avenir. Donc un soir où son père, sa mère et Fanny étaient absents, et qu'elle était seule avec lui, elle a adroitement conduit la conversation vers les circonstances de son mérinos gâté. Elle a reconnu que c'était très désagréable et peu distingué manifester des sentiments aussi passionnés, a déclaré qu'elle savait qu'elle avait un rapide son caractère, mais elle s'efforçait de le maîtriser ; et si M. Wilmot voulait bien, comme elle professeur et ami, l'aidant de ses conseils et de son influence, elle était sûre qu'elle réussirait avec le temps. Elle a si bien géré chaque partie d'elle-même avec M. Wilmot a été complètement trompé. Il la croyait parfaitement sincère, et admirait beaucoup ce qu'il pensait être sa franchise, disposition confiante.

A partir de ce moment, elle lui fut plus chère que jamais et Julia, à nouveau sûre de

son estime, plaça une double garde sur son caractère, et en sa présence le très « rose » de l'amabilité ! Les affaires allaient bon train lorsque la famille a reçu la visite d'un monsieur que Julia préférerait ne pas avoir vu. C'était M. Miller, que nous avons mentionné comme ayant enseigné dans ce domaine. Le quartier l'hiver précédent. M. Wilmot l'a trouvé dans le salon un soir, à son retour de l'école. Quand les jeunes hommes ont été présentés ils se regardèrent un moment en silence, puis leurs mains furent cordialement étendues, et les mots « Richard Wilmot », « Joseph Miller » furent prononcés simultanément.

Il semble que, des années auparavant, ils étaient colocataires et chaleureusement attachés amis à l'Académie de Canandaigua, New York, et maintenant, après l'erreur. Depuis dix ans, ils se sont rencontrés pour la première fois au loin, dans le Kentucky. Le long de la conversation s'ensuivit, relative à ce qui était arrivé à chacun depuis le beau matin de juin où ils se séparèrent avec tant de regret dans les salles académiques de Canandaigua.

Enfin, M. Miller dit : « Richard, qu'est devenue cette sœur de votre sœur, dont vous nous parliez de la merveilleuse beauté, des garçons si grands histoires? »

"Ma sœur Kate", a déclaré M. Wilmot, "est actuellement à l'école de New Haven."

"Et est-elle toujours aussi belle que tu essayais de nous faire croire qu'elle était?", A demandé M. Miller.

"Je vais vous montrer son portrait," répondit Wilmot, "et vous pourrez juger pour toi-même."

En disant cela, il sortit de sa poche un daguerréotype richement emboîté, et le remit à M. Miller. C'est un visage d'une beauté peu commune qui rencontra M. Miller, et il regarda avec enchantement la beauté incomparable de l'image. Enfin il le passa à Fanny, qui l'attendait avec impatience, puis se tournant vers Wilmot, il dit : "Oui, Richard, elle a le plus beau visage que j'ai jamais vu."

"Et le plus beau visage que j'ai jamais vu à une exception près", a déclaré M. Wilmot, jetant un regard admiratif vers Julia. M. Miller a suivi les instructions de son regard et en voyant la beauté éclatante de Julia, il soupira de peur. La jeune amie était peut-être ou était déjà empêtrée dans ses mailles sombres.

À ce moment-là, Fanny s'exclama : « Oh, comme il est beau ; regarde, maman, Julia, n'est-ce pas ? parfaitement belle ! » Et puis elle ajouta : "Mais, M. Wilmot, est-elle aussi bonne comme elle est belle ?"

"Comme c'est absurde", dit Julia à la hâte; "comme si on ne pouvait pas être beau et bien aussi."

"Je n'ai pas dit qu'ils ne pouvaient pas, ma sœur", dit Fanny ; "mais je pensais que oui, je le suis"

bien sûr, elle a l'air un peu égoïste !"

"Sur ma parole, vous êtes très poli", dit Julia. "M. Wilmot sera sans aucun doute sentez-vous complimenté par ce que vous dites de sa sœur.

« Peu importe, Fanny, » dit M. Wilmot ; "ça ne fait rien, tu es plutôt un physionomiste que je ne pensais que vous l'étiez, car le grand défaut de Kate est d'être trop égoïste; mais elle surmontera cela avec le temps, je pense."

"Oh, j'en suis sûre", répondit rapidement Fanny, regrettant ses paroles et désireux d'effacer toute impression défavorable qu'elle aurait pu laisser. Donc elle s'approcha de M. Wilmot et, posant sa main sur son épaule, dit : « Je suis désolé si j'ai dit quelque chose de mal à propos de ta sœur. Elle est très belle et moi je pense que je devrais l'aimer beaucoup. Pensez-vous qu'elle viendra un jour Kentucky?"

"Je ne pense pas qu'elle le fera", a déclaré M. Wilmot; "mais je pense que tu aimerais elle, et je suis sûr qu'elle t'aimerait. Je lui écris souvent à propos de mes deux Sœurs du Kentucky.

"Oh, n'est-ce pas," dit Fanny en frappant dans ses mains blanches et fossettes, "est-ce que tu tu nous appelles vraiment toutes les deux sœurs ? Et tu lui dis à quel point Julia est plus belle est que moi, et combien plus elle en sait ?

"Et qu'est-ce qu'elle en sait de plus ?" dit M. Miller, qui était toujours intéressé par tout ce que Fanny disait.

"Oh, elle en sait beaucoup plus que moi", dit Fanny, "je crains de ne pas l'avoir fait". beaucoup amélioré depuis votre départ, car M. Wilmot est si indulgent qu'il ne gronde jamais quand mes leçons ne sont qu'à moitié apprises, mais se console, je supposez, avec les superbes longs fils de Julia.

"Et les leçons de Julia sont si longues ?" » a demandé M. Miller.

"Oui, monsieur", répondit Fanny. "C'est l'émerveillement de toutes les filles de voir comment elle parvient à mémoriser tant de choses en si peu de temps, car elle n'a jamais ramène ses livres à la maison et elle passe les deux tiers de son temps, à l'école heures, en écrivant quelque chose sur une feuille de papier cartonné. Nous, les filles, avons les nôtres des soupçons sur ce papier, car lorsque sa leçon est très dure, nous remarquons qu'elle est inhabituellement confinée à ses notes.

Ici, Julia s'est exclamée avec colère : "Fanny, que veux-tu dire ? As-tu l'intention de insinuer que j'écris ma leçon et que je la lis ensuite ? »

"Feu et fureur", a déclaré M. Middleton, qui avait été un auditeur attentif, "De quoi s'agit-il ? Tempête, est-ce que tu écris ta tâche ? Bonne raison pourquoi tu ne ramènes pas tes livres à la maison. Parle, ma fille, vite, es-tu coupable de une telle méchanceté ? »

Julia fondit en larmes et dit : « Non, mon père, je ne le suis pas ; et je pense que dommage que je sois soupçonné d'une telle chose, alors que j'essaie de faire du mieux que je peux. »

"Je le pense aussi", a déclaré M. Wilmot, dont toutes les sympathies allaient à Julia.

M. Miller pensait le contraire, mais il n'a rien dit. Julia n'avait jamais été une préférée avec lui. Il comprenait parfaitement son caractère et il se sentait il était affligé que son ami se soit ainsi trompé en elle. Peut-être que Julia a lu quelque chose de ce qui se passait dans son esprit ; car elle se sentait très mal à l'aise pour qu'il puisse dire à M. Wilmot quelque chose de défavorable à son sujet. Elle n'était pas non plus se trompait dans ses conjectures, car après que les jeunes hommes se furent retirés pour la nuit, leur conversation tourna tout naturellement vers la famille et les deux filles, dont M. Wilmot a parlé toutes deux dans les termes les plus élevés. M. Miller était d'accord avec lui tant que ses remarques se limitaient à Fanny, mais quand il en vint à parler de Julia et de sa beauté, de son intellect et de sa supériorité. Avec des manières agréables, il se risqua à être en désaccord avec lui.

Il dit : « Quant à la beauté de Julia, il ne peut y avoir qu'une seule opinion, car elle est très beau; mais l'intérieur du cercueil ne correspond pas au extérieur; elle est aussi fautive que juste. Ensuite, quant à son intellect, je n'ai jamais je le trouvais grandement supérieur à celui de Fanny. Certes, elle a une façon de exhibant tout ce qu'elle sait, tandis que Fanny est plus réservée.

Ici, M. Wilmot a parlé de la faculté qu'elle possédait pour apprendre si longtemps cours. « Même votre Fanny préférée, dit-il, l'a admis.

"C'est vrai", répondit M. Miller, "mais avez-vous oublié les notes ? N'avez-vous pas tu penses qu'il peut y avoir quelque chose là-dedans ?

"Est-il possible", dit M. Wilmot plutôt chaleureusement, "est-il possible que vous pensez-vous que la noble Julia soit capable d'une telle méchanceté ? Tu ne la connais pas aussi bien que moi, si vous pensez qu'elle s'abaisserait à une telle tromperie. Tu devrais va à l'école avec moi demain, et tu verras par toi-même."

"Oui, je le ferai", a déclaré M. Miller, puis, en voyant, M. Wilmot semblait quelque peu excité, il changea la conversation, qui avait été entendue par d'autres oreilles. Attendant à la chambre de M. Wilmot se trouvait un long placard sombre, le dont la porte donnait sur l'appartement de Julia et Fanny. Ce placard servait d'une sorte de débarras, dans lequel étaient entreposés en désordre de vieux tonneaux, malles, chapeaux, bottes, etc. A l'origine, il y avait une fenêtre, mais le verre était brisé depuis longtemps et sa place était remplacée par une grande planche, qui n'a pas réussi à empêcher le vent et la pluie d'entrer, de sorte que pendant l'hiver En cette saison, le placard était un endroit froid et triste.

Mais la nuit dont nous parlions, il contenait un morceau inédit de bois de construction. Accroupie derrière un vieux tonneau, Julia était assise et écoutait avec

impatience le
conversation entre son professeur et M. Miller. Quand cela a cessé, elle s'est levée de sa cachette sombre et se murmura : "Alors tu verras, est-ce que toi ? Espèce de vieux tourment ! J'aurais aimé que le Old Scratch t'ait eu avant toi Viens ici. Si j'osais le faire, je le ferais... mais non, je ne ferais pas ça, aussi mauvais que je sois. Cependant, je vais te tromper pour une fois, espèce de membre haineux ! Mais que dois-je faire ? »

Elle était en effet confrontée à un dilemme ; mais elle s'était souvent vantée de n'avoir jamais encore

se trouvait dans une situation si difficile qu'elle ne pouvait trouver aucun moyen de se dégager, et elle comptait sur le Maître qu'elle servait pour l'aider à cette difficulté. Elle n'a jamais ramené ses livres à la maison et comme le lecteur le fera Avant de l'avoir supposé, elle avait l'habitude quotidienne d'écrire un croquis de sa leçon sur le papier, puis la lire. Quand l'école est d'abord Au début, elle avait demandé le privilège de s'asseoir à sa place pendant que récitant et par ce moyen elle pouvait tenir le papier sous son bureau et évitez ainsi les soupçons de M. Wilmot. Ses leçons du lendemain étaient inhabituellement longue et dure, et comme M. Miller serait présent, elle n'osa pas recourir à son artifice habituel, surtout après ce qui avait été dit à propos de ses « notes ». Elle savait qu'elle ne pourrait jamais apprendre toute cette longue leçon à l'école heures, elle ne manquerait pas non plus de l'avoir pour rien au monde. Que pourrait-elle faire? Pendant un certain temps, elle resta assise près des braises mourantes, son visage sombre enfoui entre ses mains, réfléchissant dans son esprit au meilleur plan pour déjouer M. Meunier.

Enfin elle se releva et un sourire malicieux d'exultation la parcourut. caractéristiques. Elle regarda l'horloge et vit qu'il était déjà dix heures et demie. puis se faufilant doucement jusqu'au chevet où Fanny dormait tranquillement, elle se pencha et s'assura que sa sœur était vraiment inconsciente de ses mouvements. Elle enfila alors en toute hâte ses surchaussures, sa cape et sa capuche. et descendant sans bruit les escaliers, se retrouva bientôt seul en plein air dans l'obscurité de la nuit. Au moment où elle fermait la porte de la maison, le Le chien de garde, Tiger, bondit furieusement vers elle avec un grognement de colère. Elle fit taire l'animal féroce en disant : « À terre, Tigre, pauvre Tige, n'est-ce pas ? tu me connais?" Après avoir calmé le chien, elle poursuivit son étrange course, qui consistait à obtenir ses livres à l'école, ce qui représentait plus que à un demi-mile de distance.

La boue, qui était très profonde, n'était qu'à moitié gelée, et à chaque fois Pas à pas, elle s'enfonça dans un mélange de boue, de neige et de glace. Elle a quand même gardé sans crainte, jusqu'à ce qu'enfin elle se retrouve au milieu de l'épaisse les bois. Ici, son courage lui fit quelque peu défaut, car elle évoquait tous les histoires qu'elle avait entendues sur les fugueurs, dont on disait qu'ils partaient à l'étranger à cette heure sombre de la nuit. Une fois, elle crut voir la forme géante de un nègre se tenait sur son chemin, mais il s'est avéré que c'était une souche noire, et elle était sur le point de rire de ses peurs, quand son oreille détecta le bruit d'un Un pas léger et rapide venant vers elle. Presque paralysée de terreur, elle restait parfaitement immobile et écoutait le son se répéter, mais tout

se tut, et elle reprit son chemin, et arriva bientôt à l'école maison.

Mais ici une nouvelle difficulté se présentait. La maison était fermée à clé et la clé était dans la poche de M. Wilmot ; mais le vieil adage, "là où il y a une volonté, il y a un moyen", lui vint à l'esprit, alors elle tâta sur le sol à moitié gelé. par terre jusqu'à ce qu'elle trouve un long rail qu'elle plaça contre une fenêtre ; alors En montant, elle souleva la ceinture et, en un instant, elle se retrouva dans la salle de classe. L'atmosphère de la pièce était toujours confortable et elle s'arrêta un instant. moment au fourneau pour réchauffer ses doigts engourdis, puis à tâtons son bureau, elle trouva facilement ses livres et sortit de la maison en de la même manière qu'elle était entrée.

Juste au moment où elle atteignait le sol, un grand objet sombre bondit vers elle et deux yeux brillants levèrent la tête vers son visage. Elle poussa un grand cri et reçut en réponse un gémissement sourd, qu'elle reconnut immédiatement comme appartenant à au Tigre. "Eh bien, Tigre," s'exclama-t-elle, "comme tu m'as fait peur ! Qu'est-ce que tu as fait ? tu me suis depuis?" Il semble que Tiger ait pensé qu'il devait y avoir quelque chose tort, sinon sa maîtresse ne sortirait pas à cette heure déraisonnable, alors il l'avait suivie. Elle n'en était jamais mécontente, car elle n'aimait pas l'idée de repartir seul à travers la forêt, mais avec Tiger pour compagnon, elle a continué sans crainte et est rentrée chez elle juste une heure après elle l'avait laissé.

En entrant dans sa chambre, elle a allumé une lumière puis a essayé de la réchauffer. les membres sur quelques charbons tenus qui brillaient encore dans le foyer ; mais il n'y avait pas de bois dans la pièce et elle n'osait pas en prendre, alors elle s'assit avec son manteau toujours autour d'elle, et pendant quatre longues heures étudié comme elle ne l'avait jamais fait auparavant de toute sa vie. A la fin de ce temps, elle les leçons étaient sur le point d'être apprises, et malade de froid et de fatigue, elle jeta ses livres et se prépara à aller au lit.

Ses mouvements réveillèrent Fanny qui, en voyant sa sœur levée à cette heure tardive, de la nuit, sursauta et s'écria : « Qu'y a-t-il, Julia ? Qu'est-ce qu'il y a ? » Julia éteignit immédiatement la lumière, de peur qu'elle la sœur devait découvrir les livres et puis elle disait : « Rien, Fanny, rien ; seulement j'ai mal aux dents, et je me suis levé pour le camphre, mais je ne trouve pas la bouteille n'importe où.

" Le camphre est en bas, dit Fanny, mais j'irai le chercher si tu veux. moi aussi. Est-ce que ta dent te fait très mal ?"

"Oui, plutôt", dit Julia, et sa sœur au bon cœur se leva et la trouva dans le noir en bas de la chambre de sa mère.

"Qu'est-ce qui est arrivé maintenant ?" » a appelé M. Middleton. "Les poires aiment quelqu'un a passé la nuit dans la maison.

"Il n'y a que moi, père", dit Fanny. "Julia a mal aux dents et moi

après la bouteille de camphre."

"Oh, c'est toi, Sunshine, n'est-ce pas ? Le camphre est sur la cheminée. Sois prudent et ne le casse pas, chérie. "

Pendant que Fanny cherchait le camphre, Julia se leva, et saisissant ses livres : les jeta précipitamment dans le tiroir de son bureau. Elle s'est ensuite retournée dans son lit et quand Fanny est entrée, elle poussait un gémissement très approprié sur à cause de sa dent douloureuse !

« Comme tu as froid, ma sœur », dit Fanny ; "laisse-moi réchauffer mon châle et le mettre autour de vous."

"Vous ne pouvez pas le réchauffer, car il n'y a ni feu ni bois", dit Julia ; "et en plus, ma dent va beaucoup mieux maintenant.

Alors Fanny se coucha près de sa sœur, et les deux, pureté et culpabilité, furent bientôt profondément endormi, côte à côte, et l'ange de l'innocence étendit ses larges aile protectrice sur les mèches jaunes de l'un, tandis qu'un serpent gisait lové dans les tresses sombres de l'autre.

CHAPITRE III

RÉSULTANT DE FIANÇAILLES ET D'UNE TEMPÊTE

Le lendemain matin, à la table du petit-déjeuner, le visage pâle de Julia fut remarqué et commenté.

"Elle a eu un violent mal de dents la nuit dernière, ce qui l'a empêchée de dormir", a déclaré Chatte.

"Maintenant j'y pense", dit M. Middleton, "je me demande, Tempête, comment vous pouvez j'ai mal aux dents, car tu te vantes toujours d'être beau, des dents saines et dis que tu n'as pas un croc pourri dans la tête.

Julia rougit, car ce que son père disait était vrai, elle ne s'en souvenait pas non plus. d'avoir déjà eu mal aux dents dans sa vie ; mais je récupère rapidement elle-même, dit-elle : « Moi non plus, je n'ai pas de dent cariée. un mal de visage, je suppose, qu'un véritable mal de dents.

"Vous avez probablement pris froid", a déclaré M. Wilmot.

"Je pense que c'est très probable", rétorqua Julia, et donc le mal de dents compte.

a été licencié pour l'époque. M. Miller, cependant, pensait pouvoir voir dans C'était un plan de Julia d'éviter d'aller à l'école ce jour-là et quand il a entendu Mme Middleton dit : « Julia, comme il fait si froid et si froid, peut-être avez-vous eu mieux vaut ne pas sortir », il fut plutôt surpris d'entendre sa réponse : "Oh, non, mère; M. Miller nous accompagne et je ne manquerais pas d'être là pour rien."

La fête s'est donc déroulée ensemble jusqu'à l'école. Quand l'école a commencé Julia prit ses livres et s'approchant de M. Wilmot, lui dit assez fort pour M. Miller d'entendre : « M. Wilmot, savez-vous que vous m'avez donné un coup très dur leçon pour aujourd'hui ? »

"Oui, Julia," dit-il, "je sais que c'est dur et long, et comme tu ne sembles pas eh bien, je vous en excuserai autant que vous le voudrez, ou du en entier, si tu veux."

"Non, non", dit Julia; "M. Miller est ici et j'aimerais lui montrer que je me suis amélioré depuis l'hiver dernier, où, comme je le crains, j'étais souvent négligent dans mes études. Tout ce que je veux vous dire, c'est que si je ne récite pas comme eh bien, comme d'habitude, il ne faut pas me gronder du tout ; veux-tu?"

"Oh, certainement pas", dit M. Wilmot, puis il ajouta d'un ton si bas que personne n'entendit sauf Julia : "Je ne pouvais pas te gronder, chère Julia."

Ainsi flattée, la jeune femme s'assit et parut un moment très intensément occupée par ses leçons. Elle ouvrit enfin son portfolio et, en prenant une feuille de papier cartonné, jeta un regard exultant vers Fanny et M. Miller, ce dernier surveillant ses mouvements. Puis elle a pris son crayon d'or et a commencé à gribouiller quelque chose sur le papier. Par au moment où sa leçon fut appelée, elle posa le papier sur le bureau, et prête à faire honneur à elle-même et à son professeur. Le déménagement du papier attira l'attention de M. Wilmot, et se dirigeant vers elle, il dit très doucement : "Je suppose que vous n'avez aucune objection à me laisser voir ce que vous avez écrit ici."

Elle lui tendit d'abord la main comme pour l'empêcher de la prendre, mais à Enfin, elle le laissa faire, mais essaya de paraître curieusement confuse. M. Wilmot a lu ce qui était écrit puis, en souriant, il l'a transmis à son ami : qui l'a regardé et a vu que c'était un morceau d'assez bonne qualité verset.

"Est-ce ta composition, Julia ?" dit M. Miller.

"Oui, monsieur," répondit-elle.

"Et vos 'notes' ont-elles toujours été de cette nature ?" » demanda M. Wilmot.

"Ça, ou quelque chose de similaire", dit Julia. "Je ne trouve aucune difficulté à j'apprends ma leçon en lisant une seule fois, et comme j'aime beaucoup la poésie, je